

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)[87. Val-Richer, Samedi 14 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

87. Val-Richer, Samedi 14 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Famille Guizot](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (28 Juin- 29 Juillet)

[99. Paris, Dimanche 22 juillet 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1838-07-14

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit De douces paroles ! Je ne vous en enverrai jamais, je ne vous en ai jamais assez dit d'assez douces à mon gré.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°130/167-168

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 299-300, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/143-150

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°87. Samedi 14, 2 heures

De douces paroles! Je ne vous en enverrai jamais, je ne vous en ai jamais dit d'assez douces à mon gré. Vous craignez que je ne sois mécontent. Non, je ne suis pas mécontent. Je vous aime trop et je vous connais trop bien pour l'être jamais. Mais je suis triste : triste comme je ne puis pas ne pas l'être ; triste aussi peut- être comme je pourrais ne pas l'être. Je vous ai demandé un jour comment on faisait pour avoir de l'humeur sans en avoir contre quelqu'un. Je ne puis admettre qu'à cause de notre séparation vous ayez de l'humeur contre moi. L'an dernier du 15 juin à votre retour d'Angleterre, parmi mes inquiétudes, en voici une qui me préoccupait beaucoup. Si notre intimité devient complète, parfaite, comment nous accomoderons-nous de ce qu'il y a d'incomplet et d'imparfait dans notre relation ? Si nous devenons vraiment nécessaires l'un à l'autre comment supporterons-nous d'être jamais séparés ? De jour en jour, je vous découvrais plus capable d'une intimité parfaite et de tout son bonheur, et plus incapable d'accepter dans ce bonheur la moindre imperfection, la moindre lacune. Je vous en aimais chaque jour davantage et mon inquiétude croissait avec ma tendresse. Un jour, mon inquiétude a disparu. Je n'y ai plus pensé. Nous avions été sitôt et si longtemps séparés ! La séparation était notre état habituel. Je n'ai plus pensé qu'à la joie de notre réunion. J'en ai joui avec une confiance aveugle comme on jouit du bonheur ; on ne prévoit plus rien, on ne s'inquiète plus de rien ; il吸orbe l'âme. Mais, vers le printemps, mon inquiétude est revenue, et revenue très vive. Mon attachement pour vous était devenu bien plus sérieux et bien plus tendre. Je vous connaissais bien mieux. Vous ne savez pas à quel point, tout l'hiver, de près, de loin, chez vous, chez moi, seuls, ensemble ou dans le monde, vous avez été constamment présente à ma pensée, l'objet constant de mon observation, de ma réflexion, de ma contemplation, de ma sympathie. Vous, la créature la plus noble, la plus fière, placée le plus haut et en même temps la plus facile à froisser, la moins propre à lutter contre le sort, la plus près de flétrir sous le fardeau ! Des sentiments si profonds, et des impressions si mobiles ! Avec tant de supériorité, pouvant si peu pour vous-même ! Tant de haut dédain, et une telle impossibilité de se résigner à la souffrance, à la contrariété, à la difficulté ! Une dignité si inaltérable avec une si vive impatience contre tout ennui, tout obstacle, tout mécompte ! Je suivais tous vos mouvements; j'assistais à toute votre âme. Quel ravissant bonheur de veiller de tous côtés, à toute heure, sur cette âme si haute et si tendre, de la satisfaire pleinement, de répondre à toutes ses exigences à ses plus secrets désirs de perfection dans l'intimité ! Et en même temps de protéger constamment efficacement, cette personne si peu faite aux

combats, aux épreuves. J'écarte d'elle tout mal, tout effort, de la faire vivre à l'abri d'un impénétrable bouclier, de tendresse et de soin ! Je revois tout cela avec un désir tous le jours plus vif de réaliser mon rêve. Et tous les jours, tantôt un incident indifférent en apparence, tantôt une parole de vous venait déjouer mon désir et me pénétrer de la crainte que mon rêve ne pût se réaliser. J'étais dans cette disposition pleine d'anxiété, quand le moment de notre séparation est venu.

Je ne pouvais pas hésiter. Ma mère, mes enfants attendaient impatiemment la campagne. C'est leur plaisir. C'est un grand bien pour leur santé. Ils y comptaient. Ma mince fortune, dont il faut bien que je m'occupe pour eux m'en obligeait. Je ne suis promis que dans ma vie publique, jamais, même pour mes enfants, les considérations de fortune, n'exerceraient sur moi la moindre influence. Raison de plus pour que j'en tienne quelque compte dans la vie privée. Je vous ai quittée, en essayant d'étouffer près de vous mon chagrin pour vous aider à étouffer aussi le vôtre. J'ai eu tort. Si vous aviez vu ce qu'il m'en coûtait de vous quitter, votre chagrin fût resté le même ; mais une minute d'injustice, une minute d'humeur contre moi eût été impossible. Dites-moi que vous n'êtes pas injuste, que votre humeur ne s'adresse pas à moi, pas du tout à moi, qu'elle porte uniquement sur l'imperfection, l'amère imperfection de notre relation, de notre destinée. Dites-moi cela ; pensez le toujours. Et même loin de vous-même sous ce fardeau si lourd de l'absence, je me sentirai le cœur confiant et fermé ; je reprendrai mon rêve, le rêve de vous rendre heureuse, heureuse malgré tout ce qui nous manque, malgré nos cruels souvenirs, heureuse à force d'être aimée, et bien aimée. Oui, bien aimée. C'est la plus douce parole que je sache écrire, et qu'elle est loin de la réalité ! Adieu G.

Dimanche matin 8 heures

Je porterai moi-même ce matin cette lettre à Lisieux. Je vais passer la journée à la campagne à Combrée. Que de choses je voudrais vous dire ! Rien ne me contente. Rien n'est assez tendre, assez vrai. Rien me dit tout ce que j'ai pour vous dans l'âme. Vous avez besoin que tout soit parfait autour de vous. Et je suis sûr que si j'étais toujours là, libre de tout faire & maître de tout arranger, tout serait effectivement parfait selon votre désir. Et je ne suis pas là ! Et même quand j'y suis, je ne puis pas tout ce que je pourrais ! C'est un sentiment très douloureux. Et pourtant je m'y résigne pour moi. Laissez-moi espérer que vous vous résignerez aussi comme on se résigne. Acceptons ensemble avec une commune tristesse & une commune tendresse ce qui manque non pas à notre intimité mais à notre bonheur. Supportons le ensemble, avec une confiance sans mesure l'un dans l'autre, afin de jouir ensemble de ce que nous avons. Adieu. Adieu. Je voudrais que tout mon cœur pût passer dans cet adieu. Il serait bien doux. 10 heures ¼ Je reçois votre paquet en montant en voiture, pour ma course. Merci. Merci. Je vais lire tout cela, en roulant. Il ne fait plus chaud. J'espère qu'il en va de même à Paris. Je n'aimerai bientôt plus le chaud. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 87. Val-Richer, Samedi 14 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-07-14

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Informations éditoriales

Date précise de la lettreSamedi 14 juillet 1838

Heure2 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

h^o 87

Samedi 14. 2 h.^o

299

De douce parole ! Je ne vous en
inverrai jamais, je ne vous en ai jamais été d'assez douce
à mon gré ! Vous craignez que je ne sois mécontent. Non,
je ne suis pas mécontent. Je vous aime trop et je vous
connais trop bien pour l'être jamais. Mais je suis triste :
triste comme je ne puis pas ne pas l'être ; triste aussi peut-
être comme je pourrais ne pas l'être. Je vous ai demandé
un jour comment on faisait pour avoir de l'humour sans en
avoir contre quelqu'un. Je ne puis admettre que cause de
notre séparation vous ayiez de l'humour contre moi. L'an
dernier, du 15 Juin, à votre retour d'Angleterre, parmi mes
inquiétudes, on voit une qui me préoccupait beaucoup.
Si notre intimité devenait complète, parfaite, comment nous
accorderions-nous de ce qu'il y a d'incomplet et d'imparfait
dans notre relation ? Si nous devenions vraiment nécessaire
l'un à l'autre, comment supporterais-nous d'être jamais
séparé ? De jour en jour, je vous découvrirai plus
capable d'une entière parfaite et de tout son bonheur,
le plus incapable d'accepter dans ce bonheur la moindre
imperfection, la moindre lacune. Je vous en aimerai
chaque jour davantage, et mon inquiétude croîtrait avec

ma tendresse. Un jour, mon inquiétude a disparu. Je n'y ai plus ^{satisfait} pensé. Nous avions été séparé et si longtemps, disparaître ! or, ^{plus de} l'éparation était notre état habituel. Je n'ai plus peur que ^{deux si} la joie de notre réunion. J'en ai joué avec une confiance ^{grise à} aveugle, comme on jouit du bonheur ; on ne percevait plus rien, ^{effort.} on ne s'inquiétait plus de rien ; il absorbait l'âme. Mais, vers ^{de tous} le printemps, mon inquiétude est revenue, et revenue très-vive. ^{lors le} mon attachement pour vous était devenu bien plus fort ^{tautôt} et bien plus tendre. Je vous connaissais bien mieux. Vous ^{de vous} ne saviez pas, à quel point, tout l'hiver, le printemps, de l'ami, ^{craindre} chez vous, chez moi, toute ensemble vie dans le monde, vous ^{de} avez été constamment présente à ma pensée, l'objet constant ^{moment} de mon observation, de ma réflexion, de ma contemplation, ^{hésiter.} à ma sympathie. Vous, la créature la plus noble, la ^{tampage.} plus fine, placée le plus haut, et au même temps la plus ^{sainte.} facile à froisser, la moins propre à lutter contre le sort ^{bien qu'} la plus pris de flétrir son, le fardeau ! Des sentiments ^{premi} si profonds et des impressions si mobiles ! Avec tous les ^{mes esp} superégoïsme, pouvant si peu pour vous-même ! Lors de moi ! ^{la} haut dédain et une telle impossibilité de se désigner à ^{sième} la souffrance, à la contrariété, à la difficulté ! Une ^{quitté} dignité si inaltérable avec une si vive impatience ^{pour le} contre tous amis, tous obstacles, tous mévoûts ! Je ^{à vous,} suivis tous vos mouvements ; j'assissois à toute votre ^{chagrin} peine. Lors revissant bonheur de veiller de tous les, à ^{une si} toute heure, sur cette amie si haute et si tendre, de la

plus satisfais plénierement, de répondre à toutes les exigences, à ses plus écartés desirs de perfection dans l'intimité ! Si en même temps le prodige couramment, efficacement, cette personne si peu faite aux combats, aux épreuves, dévante de telles tout mal, tout effort, de la faire vivre à l'abri d'un impénétrable bouchet vers de tendresse et de soin ! Je réussis tout cela, avec un désir tout le jour plus vif de réaliser mon rêve. Et lors des joutes, furent un incident indifférent en apparence, tantôt une parole de vous, venait réjouir mon désir et que peintres de la crainte que mon rêve ne puisse se réaliser.

Étais dans cette disposition, pleine saupiade, quand le moment de notre séparation est venu. Je ne pouvais pas hésiter. Ma mère, me, enfant, attendaient impatiemment la campagne. C'est leur plaisir. C'est un grand bien pour leur santé. Ils y complaient. Ma mère fortune, dont il faut bien que je m'occupe pour eux, m'a obligé. Je me suis promis que, dans ma vie publique, jamais, même pour mes enfants, les considérations de fortune n'empêtreraient davantage de moi la moindre influence. Raison de plus pour que j'aurais tenu quelque compte dans la vie privée. Je vous ai quitté, en essayant d'échapper pour de vous, mon chagrin pour vous aider à échapper aussi le vôtre. Puis en lors. Si vous aviez vu ce qu'il m'a coûté de vous quitter, votre chagrin fut tout le même ; mais une minute d'injustice, une minute d'humour contre moi fut été impossible.

Dites moi que vous n'êtes pas injuste, que votre

invente
à mon
je ne
comme
triste
être
un peu
avais
notre
dernier
inqui
et ne
accord
dans
l'un a
Séparé
capacité
le plus
imper-
Chagu

humain ne s'adresse pas à moi, pas du tout à moi, quelle
partie uniquement sur l'imperfection, l'ancienne imperfection
de notre relation, de notre destinée. Dites moi cela ; prenez le
temps. Et même lors de vous, même sous ce fardeau d'aujourd'
hui l'absence, je me souviens le cœur confiant et ferme ; j'
reprendrai mon rêve, le rêve de vous, rendre heureuse, heureuse
malgré tout ce qui nous manque, malgré nos rudes épreuves,
heureuse à force d'être aimé, et bien aimée. Oui, bien aimée.
C'est la plus douce parole que j'aie d'écrit, et quelle est
bien de la réalité ! Adieu !

Dimanche matin 8 heures.

Je porterai moi-même le matin cette lettre à Léon. Je veux
passer la journée à la campagne, à Combrée. ... Je crois je
voudrai vous dire ! Rien ne me contente. Rien n'est assez bonheur,
assez vrai. Rien ne dit tout ce que j'ai pour vous dans l'âme.
Mais avec besoin que tout soit parfait autour de vous. Je je-
suis sûr que si j'étais toujours là, libre de tout faire & d'entreprendre
de tout arrangez, tout devrait effectivement parfait selon votre
désir. Et je ne dirai pas là ! Si même quand j'y suis, je
ne puis pas tout ce que je pourrois ! C'est un sentiment très
douloureux. Et pourtant je m'y résigne pour moi. Soit ! mais
espérons que vous vous y résignerez aussi, comme on se résigne.
Acceptons ensemble, avec une commune tristesse & une commune
tendresse ce qui manque, non pas à notre intimité, mais à
notre bonheur. Supposons la ensemble, avec une confiance
sans mesure l'un dans l'autre, afin de jouir ensemble de ce

que nous avons. Action. Action. Je voudrais que tout mon album
fût passé dans cet action. Il devrait bien durer.

10 h. 1/4

Je reçois votre paquet en montant en voiture pour ma course.
Merci. Merci. Je vais lire tout cela en montant. Il ne fait plus
chaud. J'espère qu'il va de même à Paris. Je m'imaginais
bientôt plus le chaud. Action. Action.